

PARADOXALE BELGITUDE

Les choses ont bien changé depuis vingt ans dans le microcosme feutré des lettres belges de langue française. Au début des années 70, il n'était pas excessif de dire que celles-ci évoluaient dans un véritable désert culturel. Les seuls écrivains reconnus étaient ceux qui s'étaient exilés à Paris et qui avaient choisi de gommer plus ou moins leur identité belge. Michaux, on le sait, tenait sa belgitude pour une tare, et Simenon trouvait tout naturel d'affecter son Maigret à la P.J. du Quai des Orfèvres. Les manuels scolaires publiés en Belgique accordaient bien une place discrète (dépassant rarement 15 % de leur volume) aux lettres nationales, mais en fondant généralement ces dernières dans la nébuleuse de la littérature française. Les instructions officielles des deux réseaux se gardaient soigneusement d'inviter les enseignants à leur réserver un sort quelconque. Dans les universités, les cours de littérature belge étaient le plus souvent optionnels, et les recherches philologiques de Charles de Trooz et de Joseph Hanse semblaient rester sans postérité. En dehors de quelques gloires d'exception (Simenon, Yourcenar, Mallet-Joris), les auteurs belges contemporains étaient introuvables dans les collections de poche, et la plupart des

chefs-d'œuvre de De Coster, de Lemonnier, de Crommelynck, de Baillon, de Ghelderode n'étaient plus édités nulle part. Enfin, les responsables de ce qu'on n'appelait pas encore bizarrement la «Communauté française de Belgique» se distinguaient par la modestie de leur politique culturelle: la valorisation du patrimoine communautaire semblait le cadet de leurs soucis.

Que ce soit dans les écoles, dans les librairies, dans les amphithéâtres ou dans les discours politiques, les choses semblaient claires: la littérature belge était une affaire marginale. Néant institutionnel, dépendance totale par rapport à Paris: pour reprendre le mot de Jean-Marie Klinkenberg, la tendance était alors résolument «centrifuge» — aux antipodes du Québec dont les programmes scolaires préconisaient d'étudier autant d'œuvres locales que d'œuvres françaises.

Ce serait peu de dire que le paysage s'est, depuis lors, considérablement modifié.

Côté éditions, la plupart des grands textes nationaux d'hier et d'aujourd'hui figurent désormais au catalogue de la collection «Espace Nord». Du côté des écoles, les derniers programmes du réseau officiel consacrent aux

lettres belges une part appréciable, et les enseignants désireux d'aborder ce domaine littéraire disposent à présent des anthologies spécifiques que tour à tour Hachette (avec l'anthologie *Textes littéraires français de Belgique* publiée en 1974), Nathan (avec le volume *La littérature française de Belgique* publié en 1980), Duculot (avec l'anthologie *Littératures de langue française hors de France* publiée en 1976) et Labor (avec le volume *Espace Nord, l'anthologie* publié en 1994) ont mis sur le marché. Des thèses universitaires, des essais critiques, des revues spécialisées paraissent désormais régulièrement, conférant à notre littérature une légitimité intellectuelle sans précédent. Même la télévision s'y est mise, avec, ces dernières années, les excellentes émissions de la série «En toutes lettres».

Comment expliquer une telle évolution? Le dynamisme de quelques amateurs passionnés a sans conteste pesé: celui de Marc Quaghebeur, «Commissaire au Livre» et essayiste brillant, celui du regretté Jacques Antoine, qui lança dans les années 70 la collection «Passé-présent», celui des Liégeois Jacques Dubois, fondateur en 1984 d'«Espace Nord», et Jean-Marie Klinkenberg, auteur de deux antholo-

gies et de diverses études de haut vol, celui du Louvaniste Michel Otten, de l'Anversois Christian Berg, des Bruxellois Raymond Trousson et Robert Frickx, enseignants et chercheurs émérites, celui aussi de Pierre Halen, fondateur et animateur de la revue *Textyles*, et de Paul Aron, exégète percutant de pans oubliés de notre histoire littéraire.

Mais l'action des individus serait sans doute restée insuffisante si, parallèlement, une politique culturelle ambitieuse n'avait vu le jour avec la création du Commissariat au Livre, d'un Centre culturel Wallonie-Bruxelles installé au cœur de Paris, de la Promotion des Lettres belges, des Archives et Musée de la Littérature et l'octroi de divers subsides de soutien aux éditeurs et aux auteurs.

Loin d'être le fruit du hasard, ces divers événements semblent résulter de deux mouvements complémentaires. D'une part, la prise de conscience d'une spécificité non seulement thématique, mais aussi langagière et esthétique, du patrimoine littéraire national — à cet égard, les thèses de Quaghebeur sur le caractère «irrégulier» de maints littérateurs nationaux paraissent aujourd'hui incontournables. D'autre part, la volonté politique de donner à

**QUASI IGNORÉES
HIER,
HYPERMÉDIATISÉES
AUJOURD'HUI, LES
LETTRES BELGES
DE LANGUE
FRANÇAISE SONT
DEVENUES UN
ENJEU À LA FOIS
LITTÉRAIRE ET
POLITIQUE**

la culture française de Belgique une identité et une assise dignes de ce nom.

Le résultat est que la littérature belge de langue française est désormais hypermédialisée. Cocorico dans les chaumières, jamais les auteurs de chez nous n'ont été autant vendus et lus. Mais paradoxalement, cette reconnaissance sans précédent arrive au moment où la Belgique francophone se met à douter de plus en plus de son avenir. L'identité littéraire bruxello-wallonne semble croître en proportion inverse avec la stabilité socio-politique de la région. La belgitude littéraire serait-elle un sentiment-recours pour période de crise ? Il est en tout cas amusant de constater que la promotion de la littérature belge francophone intéresse aussi bien les régionalistes désireux de défendre l'image de la Wallonie et de Bruxelles que les «belgicains» attachés aux convergences qui relient les écrivains francophones du Nord et du Sud du pays.

Remarquons par ailleurs l'ambiguïté de cette valorisation de notre littérature. La situation actuelle permet certes aux écrivains belges d'être beaucoup plus médiatisés que s'ils restaient fondus dans la masse indistincte de la production française : la moindre œuvrette de chez nous est pratiquement assurée de trouver un écho dans la presse nationale, ne serait-ce que dans le très officiel *Carnet et les Instants*. L'inconvénient est que ce mouvement renforce la distance d'avec la France: plus la Belgique se

munit de ses propres institutions, moins Paris se sent tenu d'y faire écho. Ces dernières années, combien d'articles *Le Monde des Livres* et *Le Magazine littéraire* ont-il consacrés à la production des éditeurs belges ? Pour les intellocrates parisiens, les seuls Belges intéressants restent les Jean-Philippe Toussaint et les Amélie Nothomb qui publient en France. Chefs-d'œuvre en deçà des frontières, ignorance au-delà : si notre littérature bénéficie aujourd'hui d'une meilleure légitimité, celle-ci fonctionne largement en vase clos.

Est-il vraiment sûr, au demeurant, que la littérature belge de langue française justifie l'intérêt qu'on lui porte aujourd'hui ? S'il faut prendre au sérieux la thèse d'une «irrégularité» belge affectant le rapport au langage littéraire, celle-ci ne suffit pas. N'en déplaît aux tenants de l'autonomie du littéraire, ce qui fait aujourd'hui l'enjeu de la littérature belge, c'est *à la fois* son contenu intrinsèque *et* ce qu'elle représente, ce qu'elle est *et* ce qu'elle paraît devoir être — à savoir l'emblème d'une identité communautaire et le canal d'une réalité culturelle proche de ses lecteurs.

Peut-être cela revient-il d'une certaine manière à instrumentaliser la littérature. Mais la promotion du vivre-ensemble n'est-elle pas une cause assez noble pour mériter que même les amoureux des lettres s'y emploient ?

Jean-Louis Dufays ♦